

Malgré la pénurie d'ingénieurs, les écoles peinent à recruter

C'est le paradoxe des années post-Covid: les PME de l'Arc jurassien se livrent une guerre féroce pour recruter des ingénieurs. Les formations en haute école n'attirent plus suffisamment d'élèves. Les effectifs baissent.

PAR LUC-OLIVIER.ERARD@ARCINFO.CH

Embauche-moi si tu peux!

C'est le nom de la série d'articles qu'«ArcInfo» consacre, en septembre et en octobre, à la pénurie de main-d'œuvre généralisée qui frappe l'économie. Retrouvez tous les épisodes sur Arcinfo.ch.

En 2021, 140 nouveaux étudiants se sont inscrits dans l'une des quatre filières bachelor de la HE-Arc ingénierie (informatique, microtechnique, design industriel, gestion industrielle). Avant la crise sanitaire, la filière connaissait une légère croissance, le nombre de nouveaux inscrits passant de 156 en 2017 à 165 en 2018. Lors de cette rentrée 2022, dont les effectifs définitifs ne sont pas encore connus, le nombre d'inscrits devrait baisser.

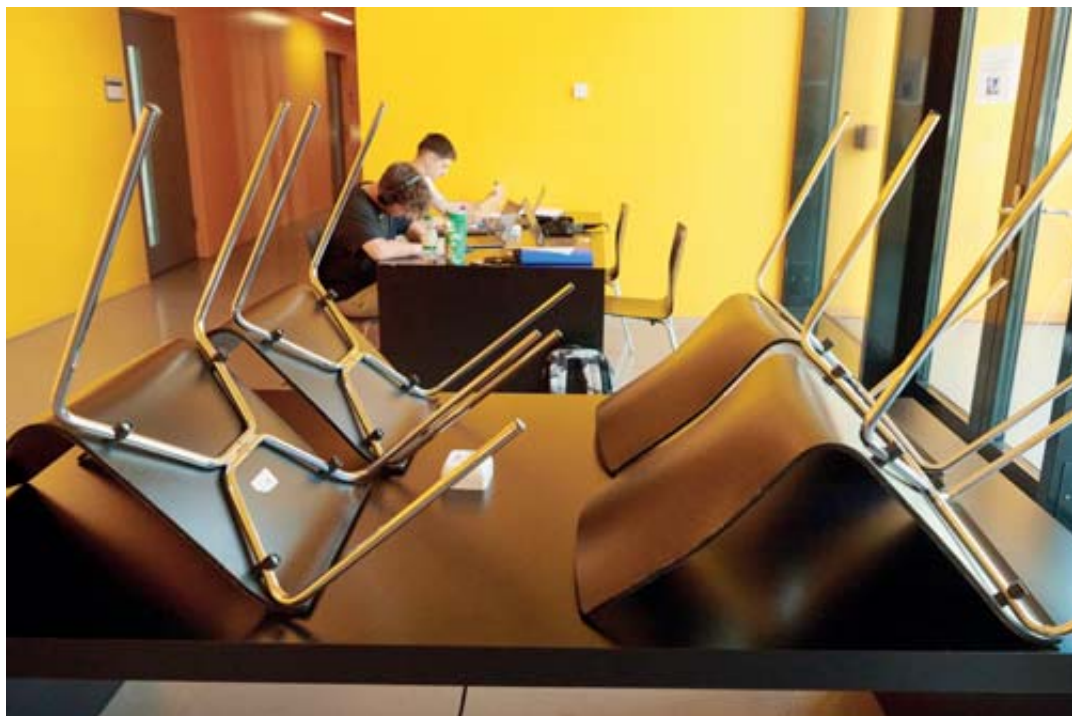
confrontées à une pénurie sans précédent. «Nos diplômés sont très demandés sur le marché du travail. Il est frustrant de voir que cette situation ne se reflète pas dans les inscriptions au sein de nos filières», explique Philippe Grize, directeur de la HE-Arc ingénierie à Neuchâtel.

Pour les entreprises, la baisse du nombre d'étudiants se fera sentir dans trois, voire dans cinq ans, lorsque les diplômés, bachelor ou master en poche, arriveront sur le marché du travail en nombre réduit.

Des patrons trop autoritaires?

Comment expliquer ce coup de mou dans les inscriptions? Dans la lignée de «la grande démission» qui a suivi la crise sanitaire, Philippe Grize avance d'abord une explication qui relève du changement sociétal. Il n'exclut pas que les PME de l'Arc jurassien, qui ont conservé, pour beaucoup d'entre elles, un management vertical sans partage du pouvoir, ne fassent pas rêver.

«Ce que les jeunes recherchent aujourd'hui, c'est aussi un épanouissement dans le travail, ce qui exclut des logiques trop autoritaires au profit d'une certaine autonomie d'action, voire d'une participation aux décisions.» Philippe Grize évoque aussi



Cette année, il y aura des chaises vides dans l'année de préparation à la formation d'ingénieur de la HE-Arc à Neuchâtel. DAVID MARCHON

un problème davantage politique: si la majorité de ses étudiants sont censés provenir d'un apprentissage technique (avec maturité professionnelle), il s'attend aussi, normalement, à ce que 15% d'une volée provienne des lycées. Cette année, ce ne sera pas le cas. En cause, les difficultés des écoles d'ingénieurs à promouvoir leurs formations au sein de la filière académique du secondaire 2.

«Pour un prof de lycée, envoyer un bon élève en école d'ingénieurs ressemble encore trop souvent à un échec», regrette Philippe Grize. Ainsi, jusqu'ici, la formation d'ingénieur HES ne pouvait tout simplement pas être présentée aux élèves terminant leur

lycée, comme le sont les formations universitaires.

Du lycée à l'ingénierie

Un coup de sonde dans les lycées montre que la situation est en effet complexe, mais qu'une prise de conscience existe. C'est ce qu'assume en tout cas John Vuillaume. Membre du comité du Syndicat des enseignants neuchâtelois SAEN, et spécialiste de la filière académique, il explique que les enseignants du secondaire 2 sont conscients de l'importance de présenter les filières techniques à leurs élèves. En revanche, les familles des lycéens sont parfois réticentes à les encourager, car la formation universitaire est survalorisée. «Les parents ne sont

pas toujours conscients que les conditions de travail ont changé dans l'industrie, et que les salaires en sortie de formation d'ingénieur sont plutôt élevés.»

Sur le fond, John Vuillaume assure que les enseignants des lycées ne s'opposeraient rien à la présentation des filières d'ingénierie à leurs étudiants. «La HE-Arc présente déjà les formations en gestion dans les lycées, alors pourquoi pas la filière ingénierie?», questionne-t-il.

Au sein du département de la formation, cette question relève du Service des formations post-obligatoires et de l'orientation. Laurence Knoepfler Chevalley, qui en est la cheffe, semble agréablement surprise

à l'énoncé de la position du syndicat. On peut supposer que la situation n'a pas toujours été aussi simple.

Les lignes bougent

Elle le reconnaît, «la filière maturité gymnasiale mène naturellement aux études universitaires ou aux EPF. Il est cependant envisageable de sensibiliser davantage les élèves à l'intérêt des filières techniques.» Laurence Knoepfler Chevalley note tout de même que le secondaire 2 est loin de montrer un désintérêt pour l'ingénierie.

Plusieurs actions de promotion existent déjà dans les lycées. «L'Académie suisse des sciences techniques organise des 'TecDays' pour promouvoir la relève dans les métiers de l'ingénierie tous les trois ans au lycée Denis-de-Rougemont, chaque élève y participe donc au cours du cycle secondaire 2. Des visites d'entreprises sont aussi organisées régulièrement.»

Pas de rencontre annuelle avec les élèves cependant, pour la HE-Arc ingénierie. En tout cas jusqu'à aujourd'hui.

Mais cette crise des inscriptions pourrait faire bouger les lignes. «C'est vrai, nous constatons une baisse des inscriptions dans la filière de connaissances professionnelles (ACP), une année de passerelle qui prépare les lycéens aux filières d'ingénierie en HES», admet Laurence Knoepfler Chevalley. «Nous sommes prêts à sensibiliser davantage les élèves. La question de faire venir les filières d'ingénierie se présenter dans les lycées se pose bel et bien.»



Ce que les jeunes recherchent aujourd'hui, c'est aussi un épanouissement dans le travail, ce qui exclut des logiques trop autoritaires au profit d'une certaine autonomie d'action, voire d'une participation aux décisions.

PHILIPPE GRIZE
DIRECTEUR DE LA HE-ARC INGÉNIERIE,
À NEUCHÂTEL

Un paradoxe, alors que la demande en ingénieurs et ingénieures explose. Les entreprises de l'Arc jurassien sont